

Marie-Paule Hervieu sur Lion Feuchtwanger au camp Saint Nicolas

(<http://www.cercleshoah.org/spip.php?article239>)

Lion Feuchtwanger, après avoir habité Sanary, lieu de rencontre d'intellectuels allemands antifascistes en exil, est interné au camp des Milles en 1939 et 1940. "Le train-fantôme" évacuant les détenus devant l'avance allemande, suscite la rumeur que "2000 boches" allaient arriver à Bayonne, ce qui provoque leur retour et leur internement au camp de Saint-Nicolas, près de Nîmes, d'où Feuchtwanger s'évade déguisé en femme. Il vit caché chez le vice-consul américain à Marseille, en attendant que Varian Fry le fasse passer en Espagne avec sa femme Marta...

(...)

**Un écrivain remarquable.** Né à Munich le 7 juillet 1884, Lion Feuchtwanger était d'une famille juive allemande religieuse, dont il garde la mémoire avec quelques citations bibliques en référence « aux enfants d'Israël contraints de fabriquer des briques destinées aux entrepôts de Pitom et de Ramsès ». Mais le jeune homme, brillant intellectuel, choisit de faire une carrière littéraire, avec entre autres la publication, en 1925, du *Juif Süß* – chef-d'œuvre du roman historique allemand, selon Thomas Mann –, qui lui valut une célébrité mondiale et fut traduit en quinze langues. Œuvre que les nazis tentèrent de s'approprier, en la dénaturant complètement, avec le film de Veit Harlan. Et pourtant l'auteur n'est pas, par eux, récupérable, pacifiste en 1914, antifasciste de la première heure, en tournée de conférences aux États-Unis en 1932-1933, il choisit de ne pas rentrer en Allemagne, à Berlin, alors que les SA mettent à sac sa maison de Grunewald, près de Berlin, et que le gouvernement d'Hitler lui retire sa nationalité allemande, le 23 août 1933.

(...)

**Un train pour Bayonne (juin 1940).** Mais le pire est à venir avec l'arrivée au pouvoir de Philippe Pétain et de Pierre Laval, et la signature, le 22 juin 1940, de l'armistice dont l'article 19 fait obligation au gouvernement français de livrer sur demande les ressortissants allemands désignés par le gouvernement du Reich, c'est-à-dire les réfugiés

politiques et, à terme, avec la loi du 4 octobre 1940 sur les « ressortissants étrangers de race juive », les Juifs internés ou raflés. À l'internement, s'est donc ajouté le risque de mise à mort, immédiate ou différée, par remise à leurs bourreaux, des Allemands et des Autrichiens, pour des raisons politiques, voire « raciales ». Et là, l'analyse se fait plus politique, Lion Feuchtwanger parle de « vieux général » et de « cabinet fasciste » (page 181). De même, page 184, il écrit : « Les fascistes français avaient livré leur pays à l'ennemi. Le coup était rude pour nous, mais cela ne signifiait nullement que la guerre était perdue... Au fond ce n'était qu'une confirmation de ce que nous savions d'entrée : les fascistes de tous les pays, le cas échéant, sacrifient sans scrupules l'intérêt national à leurs intérêts particuliers » et page 205 : « Nous les Allemands de gauche étions pour les dirigeants fascistes de la France des ennemis bien plus haïssables que les nazis et il ne faisait aucun doute qu'ils nous extraderaient », d'où la pression exercée sur les autorités militaires, par des prisonniers sans papiers, qui se savaient menacés dans leur vie, pour que soit organisé un train d'évacuation permettant d'échapper à l'armée et à la police allemandes. Ce fut ce que Lion Feuchtwanger a appelé un « train de la mort [6] », parti le 22 juin, avec quatre cents détenus transportables, dans des wagons de voyageurs et de marchandises, gardés par des soldats algériens. Le convoi passa par Arles, Sète, Tarbes, Lourdes, Pau, Oloron pour arriver à Bayonne, dans les Pyrénées-Atlantiques, où il apparut très vite que toute émigration par voie maritime ou évasion par voie de terre était condamnée à l'échec pour des Allemands sans papiers et a priori suspects. D'où le retour, par Toulouse, vers Nîmes, dans de très mauvaises conditions : « Il pleuvait toujours, et le froid humide nous transperçait. Nous étions épuisés par la tension nerveuse et les émotions de la journée. Nous étions tenaillés par la peur d'être attaqués l'instant d'après par les nazis. Chacun haïssait l'autre, chacun se querellait avec son voisin » ; et, toujours page 179, « Les malades gémissaient et les bien-portants se plaignaient ; d'autres ronflaient, et le wagon tout entier, plongé dans le noir et envahi par des odeurs nauséabondes, suintait l'angoisse. Nous étions debout, nous nous balancions au rythme du train. Certains sanglotaient... »

**Le troisième internement, dans le camp de tentes de la ferme Saint Nicolas, près de Nîmes, en zone non occupée.** À quinze kilomètres, dans la montagne, les conditions de vie des deux mille internés sont moins rudes : si le camp est « ouvert », dans la mesure où les barbelés et les soldats de garde n'interdisent pas les descentes à la ville, de même

que les visites de membres de la famille – Lion Feuchtwanger y a reçu la visite de sa femme évadée de Gurs pendant quatre jours –, le camp n'en reste pas moins surveillé et les évadés sont recherchés et ramenés par la gendarmerie française. Les corvées sont multiples, les latrines inexistantes, les moustiques abondent et la dysenterie menace, Lion Feuchtwanger en a été atteint et est resté quelques jours en péril de mort. Et surtout « le désespoir se faisait de plus en plus fort au milieu de cette ambiance de foire », avec des trafics en tous genres. Ce qui nous rongait, ce n'était pas seulement le danger, on ne peut plus tangible, de la clause d'extradition, c'était aussi cette inactivité forcée, l'absurdité apparente de notre séjour dans le camp. On tournait en rond, on bavardait, on parlait toujours des mêmes choses, et l'on attendait de tomber malade ou d'être livré aux nazis » (page 256). L'obsession de ces hommes était donc d'être libérés ou, à défaut, de récupérer leurs papiers et de gagner Marseille.

**L'évasion et le sauvetage** . C'est dans ces conditions qu'avec l'aide de sa femme et du consulat américain de Marseille, Lion Feuchtwanger s'évade, habillé en dame anglaise. Revenus et cachés à Marseille [7], Lion et Marta Feuchtwanger empruntent la voie de terre, en traversant à pied les Pyrénées, puis ils gagnent Barcelone et prennent le train pour Lisbonne. Lion s'embarque pour les États-Unis sur l'*Excalibur* et débarque à New York le 5 octobre 1940, Marta le rejoint 15 jours plus tard, ils sont sauvés.